

JEAN **LES CAU** **OREILLES** **ET LA** **QUEUE**



GALLIMARD

Extrait de la publication.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE FORT INTÉRIEUR.

MARIA-NÈGRE.

LE COUP DE BARRE.

LE TOUR DU MONDE.

LES PAROISSIENS.

MON VILLAGE.

LA PITIÉ DE DIEU.

LES PARACHUTISTES, *précédé de* LE MAÎTRE DU MONDE.

LE MEURTRE D'UN ENFANT.

LE SPECTRE DE L'AMOUR.

LES YEUX CREVÉS.

TROPICANAS.

LES ENTRAILLES DU TAUREAU.

LES ENFANTS.

LES OTAGES.

NOUVELLES DU PARADIS.

LA CONQUÊTE DE ZANZIBAR.

LES OREILLES ET LA QUEUE

JEAN CAU

LES OREILLES
ET LA QUEUE

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1990, pour la présente édition.*

*Pour Jaime Ostos
matador de toros.*

Pour José Ignacio Sanchez-Mejías.

Pour Julio Perez «El Vito »

Pepe Blanco

Luis Gonzalez

banderilleros

et

Curro Toro

Cipriano Velázquez

picadors.

**« Tous les matadors ont peur, avant la course,
mais moi j'ai encore plus peur que n'importe
qui. »**

(Cagancho, matador de toros.)

AVIS
(Janvier 1990)

Comme le temps passe ! En quelles saisons ai-je écrit, au fil de la plume, cette chronique et dans quelle Espagne où je me jetai à corps perdu et à l'âme ravie ? C'était autrefois. Mais les passions ont leurs repères secrets afin que ne s'y retrouvent que les initiés. L'amoureux du cyclisme dira : « C'est l'année où Fausto Coppi gagna le Tour de France » et poussera même le vice jusqu'à rappeler dans quelle étape il fit la décision. L'amoureux du football dira : « C'est l'année où l'OM a remporté sa cinquième Coupe de France en battant le FC Metz par 2 à 1. » L'amoureux du théâtre dira : « C'est l'année où fut créée *En attendant Godot*, la pièce de Beckett. » Et enfin — arrêtons les exemples — l'aficionado dira : « C'est l'année où Rafael de Paula reçut l'alternative à Ronda devant des toros de Salvador Guardiola. » Et si vous croyez malignement le prendre en flagrant délit d'ignorance en lui demandant : « Des mains de qui ? » Il haussera les épaules. « D'Aparicio, voyons, avec Ordoñez pour témoin. » La raison a ses oublis, la passion a sa mémoire. Ce livre fut donc écrit l'année où Paco Camino prit son alternative et dix ans après celle d'Ordoñez.

Pour ma part, quand suis-je devenu toro-positif ? A la

naissance, certainement, puisque, lorsque j'assistai à ma première corrida, rien ne me fut une « révélation » comme si, depuis toujours, ce spectacle m'était familier. Quand la passion rencontre son objet, pourquoi serait-elle surprise ? Tout, dans ce que je voyais, me « correspondait » si exactement, la place que devait occuper en moi la corrida était déjà si prête à être occupée que, dès l'entrée des cuadrillas, je savais ce que j'allais voir et me sentais invulnérable à toute déception. J'avais la foi et, même si l'office était un désastre, j'étais tranquille : rien ne m'empêcherait de continuer de croire. Une moralité plus générale s'ensuit naturellement : tout bon aficionado doit toujours s'attendre à être déçu par la corrida à laquelle il va assister et, partant à ne l'être jamais par LA corrida. Dix fois, vous irez à la plaza et dix fois vous en sortirez silencieux jusqu'à marmonner : « C'est fini, je ne veux plus voir ça... » Vous jetez alors votre froc aux orties ? Une conclusion s'impose : vous étiez un homme de peu de foi.

Je l'ai dit et répété : aimer la corrida (plus profondément et justement exprimé, aimer les toros) c'est espérer, c'est marcher à l'étoile, c'est croire à la Terre promise, c'est passer des après-midi à être l'orpailleur qui, quand le soir tombe, n'aperçoit dans son tamis que quelques paillettes d'or — ou rien du tout. Rien du tout ? Non et voici un secret : il y a toujours, au cours du plus morne après-midi, quelque chose à voler ; toujours une perle à recueillir, fût-elle minuscule, quand on fouille au milieu des ruines d'une « tarde ». Le déboulé d'un toro, la pose d'une paire de banderilles, une mise en « suerte » par un peón, la sincérité — bien que malheureuse — d'une estocade, un « quite » de quelques secondes, un bout de rêve, un presque rien où se condense le tout. Non pas une poignée de poudre d'or qui coule entre les doigts mais un grain de poussière qui brille au creux de la main. Un grain mais il est d'or. En somme, aucun

spectacle au monde n'exige de l'amateur — dit aficionado — autant de scepticisme et de foi enracinés. Il m'est souvent arrivé qu'un aficionado m'ait demandé: « Untel n'a jamais vu de corrida mais a le désir d'assister à quelques-unes, cette saison. Que me conseillez-vous de lui dire? » Et souvent j'ai répondu: « Découragez-le! » Emporté, j'ajoutais: « Dites-lui que c'est toujours raté, qu'il sera déçu, qu'il ferait mieux de pratiquer le ski nautique, dites-lui que toutes les corridas sont mauvaises, toutes, sauf celles qui sont bonnes. Dites-lui que l'afición est une épreuve redoutable, une ascèse, une pénitence, une croix que l'on traîne, pieds nus. Et, surtout, ne lui confiez pas que, certains après-midi, on marche sur des tapis de roses et que la croix, miraculeusement, est le plus délicieux des fardeaux que l'on porte en extase. Motus! Découragez, découragez, restons entre nous... »

Toute passion est forcément jalouse. Toute secte veille à ne point trop divulguer ses rites. Toute franc-maçonnerie ne fait jamais qu'entrouvrir ses portes au non-initié. Sages précautions. J'en veux pour preuve le fait que tant que les prêtres parlaient latin (et portaient soutane), tant que les paroles des chants sacrés étaient incompréhensibles aux humbles fidèles, les églises restaient ombrées de mystère, d'un et du mystère qui, certainement, doit entourer le divin. Et de ce divin mystère, les prêtres en étaient avec raison, si j'ose dire, les conservateurs jaloux.

Religion, la tauromachie en est une aussi, avec ses messes et, forcément, sa manière impure d'être au monde et ses sombres coulisses. Combines, combats sournois d'apoderosados, rivalités de plazas, dictatures des N° 1, exigences des organisateurs, bagarres pour composer les cuartels, aimable corruption de la critique, coups de lime, çà et là, sur les cornes, etc. J'ai vécu, je vis et vivrai tout cela mais qu'on ne compte pas sur moi pour tout cafarder et dévoiler un jour « l'envers de la corrida ». « On n'aime rien si on n'aime pas

tout » (Goetz in *Le Diable et le Bon Dieu* de Sartre) et, bigot — lucide — de los toros, je connais trop les mœurs et les arcanes du « mundillo » pour en être effarouché. Bien au contraire, cette « masse de perdition », comme dit Saint-Augustin, qui devrait entraîner la corrida au fond de je ne sais quel abîme, me la rend plus chère puisqu'elle ne l'empêche pas de faire son salut, toujours renouvelé, lorsque sonnent les clairons et que commence l'office. En outre, il n'existe aucune activité humaine, aucun « mundillo » — qu'il soit celui de la littérature ou de la politique en passant par la viticulture ou la philatélie — qui ne possède sa part de coque immergée, gluante d'algues, criblée de méchantes moules et tachée de plaques de rouille. Une différence tout de même : lorsqu'il monte sur le pont de son vaisseau, le torero risque la mort. Enfin, même si la femme aimée a quelque disgrâce cachée, l'amant n'en est pas moins impétueux. Il l'est parfois plus. Il aime aussi ça. J'en suis là : parce que je les connais, les mœurs camouflées du « mundillo » me sont un charme. Mieux : je m'en diverts sous cape. Monsieur le curé taquine sa bonne et, dans son jardinet, cultive des fleurs suspectes ? Et après puisqu'il chante si bien le *Veni Creator* !

Comme le temps passe ! Depuis que je griffonnai ce livre, la corrida s'est, ô jargon du jour ! médiatisée. D'elle, on disserte sur les ondes, on débat à la télévision et, sur le petit écran, fleurit la véronique. Je l'avoue, ce n'est pas sans une certaine mélancolie que je vois « los toros » sortir du cercle solaire et sacré des plazas pour entrer dans le rectangle artificiellement lumineux et impie de la « télé ». Le plus souvent, d'ailleurs, afin de ne pas écorcher la sensibilité de l'homo televisus, ombre écrasée sur son fauteuil on escamote plus ou moins la suerte des piques et, surtout quand les descabellos s'en mêlent, la mise à mort. Et si je dis ma

mélancolie, c'est parce que la mise en conserve, la pasteurisation, la désodorisation, la désodorisation de la corrida blesse mes nostalgies, remplies de soleil, de cris, de vagues énormes de olés!, d'injures, de gestes de voisins dont l'enthousiasme ou l'indignation iraient jusqu'à vous éborgner, de pluies de chapeaux, de coussins ou de fleurs. De vie brute, exquise et pâmée (« Oooooolé! ») violente et féroce (« Cabron! » « Fuera! »). De vie.

On me déclare alors — et j'écoute — qu'il faut vivre avec son siècle et que si elle refusait de sortir de ses chapelles et d'aller au monde, que si elle se drapait dans ses toges antiques et n'acceptait pas de se dénuder médiatiquement, la corrida ressemblerait à la colombe de Kant déclarant : « Ah ! S'il n'y avait pas d'air, comme je volerais plus haut ! » Elle s'étiolerait, elle s'éteindrait. « Tout mais pas ça ! » m'écrié-je pour le coup. On ne se contente pas de ce gémississement, on exige que je rende d'autres armes, on m'assène — et j'écoute — que la médiatisation, en France particulièrement, a drainé vers les plazas un nouveau et très nombreux public et que, par là même, des aficionados ont été formés. De la masse de ce public, une élite s'est nécessairement dégagée qui, en cercles concentriques, a élargi l'afición. Plus la mare est grande, plus vastes sont les cercles qui à sa surface frissonnent. Et, n'est-ce pas, pour obtenir un litre de délicieux alcool, que de vendange il faut distiller ! N'oublions pas les « raisons » économiques : la cherté des toros de combat, les difficultés des éleveurs, les cachets perçus par les matadors « de categoria », la concurrence du football, etc., et donc le prix des places. Comment une secte d'aficionados farouches, s'entre-frottant avec véhémence et palabrant leurs tertulias au fond d'une taverne enfumée (mon impossible souhait) pourrait-elle entretenir une cathédrale. Tout se paie, en notre fin de siècle, tout doit lutter pour vivre ou se survivre. J'écoute et, à la fin, d'un lent hochement de tête, j'opine.

A quelque chose, gracias a Dios, malheur est bon. De cette nouvelle et plus vaste afición, sont montées, non sans qu'elles soient parfois confuses, des exigences. Des regards se sont affûtés — notamment en France — et un apprentissage de la « vision » du toreo s'est opéré. A Nîmes, à Dax, pour ne citer que deux des plazas les plus actives, ils ne sont pas rares ceux qui désormais ne se laissent pas si facilement éblouir ou berner. Certes, beaucoup de matadors abusent d'un style artiste (et gracioso) et sacrifient à un baroque au demeurant maîtrisé et à l'efficacité certaine sur le public mais un peu trop-beaucoup pailletée de manières. Certes, un maestro au grand ton classique et plus soucieux de toréer profond que de transformer le toro en toupie (allons-y, valse, torito, et moi aussi et que le meilleur gagne, à la fin et au nombre de tours...) a moins de chances de soulever l'enthousiasme en liant profond et en déplaçant ses pieds que son confrère vissé au sol et jouant, sans péril, les toupies hiératiques. Mais, basta ! la tauromachie a ses styles d'époque et ses modes. En un sens, elle est haute couture et, comme celle-ci, elle a son « chic » d'époque qui, néanmoins, n'efface pas toutes les permanences, permanences que l'aficionado de l'aiguille sait déceler comme celui des toros, sous les « effets » épatants, sait voir des rigueurs auxquelles le maestro le plus élégamment maniériste se soumet *aussi*. En outre, il en faut pour tous les goûts. Des lidiadores¹, des tremendistes², des artistes, des classiques, des baroques, il y en eut hier, il y en a aujourd'hui, il y en aura demain et tant que l'on courra, sous le soleil, le toro. J'ajoute que les bêtes respectables et de beau « trapio » sont, de nos jours, peut-être plus présentes, dans les plazas, que naguère. Or, comme le nouveau public goûte plus volontiers les artistes que les belluaires, le difficile accord de ce goût avec le désir de voir du toro-toro limpio³

1. Belluaires.

2. qui donnent le frisson à tour de bras.

3. Intact.

ne va pas sans accrocs. Je veux dire, concernant les toreros, sans blessures (heureusement la chirurgie et les antibiotiques ont réalisé de formidables progrès) et sans terribles deuils.

Je parlerai maintenant d'une vilaine conséquence provoquée par la médiatisation, la poussée de la corrida en France et la faveur dont elle jouit toujours en Espagne où, contre vents et marées, elle reste « la Fiesta nacional » : c'est l'assaut mené contre la tauromachie. Il est d'assez fraîche naissance et a succédé à un autre après que les lances de cet autre se furent au fil des ans émoussées puis brisées comme roseaux. Souvenirs, s'il vous plaît, accourez au rendez-vous afin que je vous évoque. Donc, « de mon temps », figurez-vous que la corrida était fasciste. Selon ce théorème : « Vous aimez les chiens. Or Hitler aimait les chiens. Donc, vous êtes nazi ! » Franco était au pouvoir en Espagne. Or la corrida y était prisée à l'extrême. Donc, vous étiez fasciste. Pleuvait aussitôt l'anathème tiré par les bombardes « de gauche » et, à Paris en tout cas l'afición exhalait comme une mauvaise odeur « de bête morte mais au ventre toujours fécond » pour parler comme Brecht, dramaturge que le stalinisme n'empêcha jamais de dormir. Que Picasso, Alberti, Lorca, Casals (et bien d'autres ilustrísimos) eussent été ou fussent des amoureux de la Fiesta, gênait un peu aux entournares la gauche pure, dure et sermonneuse mais elle fermait les yeux pour les rouvrir en désignant d'autres suspects, d'autres coupables. J'étais du lot. Avec la mort du Caudillo (QEPD), la polémique imbécile s'éteignit. La corrida, étant toujours pratiquée dans l'Espagne plus démocratique qu'elle je meurs, cessa comme par enchantement de sentir le soufre fasciste puisque le plus démocrate des monarques et des édiles socialistes ne se refusait pas à présider des spectacles taurins. Et point n'étaient éteints les olés ! à Séville, Madrid, Valence ou... Bilbao. Polémique, disais-je, oui. Imbécile, c'est moins sûr. Il me semble, je ne le cèlerai pas davantage

qu'il y avait une sorte de logique intellectuelle dans la furia antitaurine de l'intelligentsia au cours de ces années de fer, et, comme j'accorde à cette logique le mérite d'une cohérence, je dis mon émerveillement à constater aujourd'hui l'étonnante conversion qui s'est opérée. De vrai, si tant est que *droite* et *gauche* (resterait à se demander si les fascismes furent de droite, où est la droite, où sont les droites, qui et quoi sont de droite, etc., stop, passons et évitons d'inutiles fatigues...) recèlent quelque sens, il est, en tout cas, d'une aveuglante clarté que les « valeurs » dont se réclame la gauche — et la première d'entre elles, l'égalitarisme — valeurs ou mots-gargarismes, n'ont pas cours en tauromachie. Noblesse, caste, sélection, race, maître (maestro), tradition, sang (pureté ou dosage précautionneux des mélanges), style, hiérarchie (chef de lidia, matador, subalternes), dix et cent autres notions n'apparaissent pas, à première vue, comme véhiculant les valeurs dont on fait, à gauche, volontiers ses choux gras. N'empêche que, Franco disparu, tauromachie et valeurs-conduites de droite furent délicatement, ces siamoises, décollées l'une de l'autre et qu'avec l'érosion des simplismes — d'autant plus simplistes qu'ils étaient brutaux — idéologiques, des tolérances jetèrent sur telles ou telles contradictions le manteau de Noé. Mais, et là le phénomène est absolument passionnant, un autre assaut n'allait pas tarder à être lancé contre la tauromachie. Les idéologies réductrices aux destriers écumants devenus rosses efflanquées de l'Histoire ayant laissé un vide énorme, celui-ci a été rempli par la *compassion* dont l'expression s'appelle « Droits de l'Homme ». (Et là, il ne s'agit plus de destriers mais d'une vache. Sacrée.) Aimons-nous les uns les autres. Soyons tous frères en l'Humanité. Make love not bullfighting. Que notre compassion soit universelle et ce n'est pas un hasard si les personnages contemporains objets de toute révérence sont Mère Teresa et l'Abbé Pierre et non plus

— Tu es fou, dit José-Ignacio. Un vœu c'est un vœu et ça c'est une omelette. Je veux souffrir!... dit-il en tranchant d'un coup de fourchette la masse jaune et délicieusement brûlante.

Il y a de ces phrases-sagesse-des-nations qui brusquement obsèdent. Celle-ci: « Tout a une fin! » 2 septembre 1960. « Corrida des Vendanges » à Béziers, en France. Trois matadors: Aparicio, Ordoñez et Ostos. Fin de temporada pour Ordoñez et Ostos. Dernière corrida de l'année à laquelle ils participeront en Europe. Un vent déjà frisquet souffle en tourbillons dans les rues de Béziers et arrache aux platanes des feuilles déjà mortes. Aparicio promène dans les couloirs de l'hôtel un teint blafard et des joues molles. Son banderillero, Pinturas — qui fit partie de la cuadrilla de Manolete — affiche également une mine d'enterrement. A grandes rafales rageuses, le vent peigne les arbres dont les hautes branches se tordent au niveau des fenêtres. Ordoñez traverse le salon. Décontracté. Dans les yeux, la joie du collégien qui va en classe pour la dernière fois de l'année.

— Toujours du vent? me demande Ostos.

— Toujours.

Quinze heures de route m'ont rempli la tête de coton et donné des jambes de poliomyélitique convalescent. Je descends au bar et commande un triple café. Dans la rue, passe la foule qui se rend à la plaza.

— Ces pauvres gens n'ont pas idée de ce qu'ils vont voir, sinon ils resteraient chez eux..., dit un picador avec la voix d'un professionnel blasé.

Une poussière terreuse que le vent soulève capricieusement comme si un géant fou donnait au hasard de formidables coups de balai, m'oblige à ciller, à me tamponner la bouche avec un mouchoir et à m'envelopper dans mon imperméable avec des gestes de demoiselle protégeant sa vertu. Pour comble, je crois que l'orchestre joue *Carmen*

lorsque défilent les cuadrillas ! Aparicio et Ostos coupent des oreilles. Ordoñez est sifflé. Le premier toro d'Ostos (« Attention, il n'y voit rien ! » hurle Aparicio à Jaime) est borgne d'un œil et n'y voit guère de l'autre. Tout cela n'a strictement aucune importance.

Six toros ont été tués. Six de plus.

— *Adiós Jaime, adiós Pepe, Luis, adiós « Vito », adiós Diego, adiós, adiós Chamorro, adiós Curro, adiós Cipriano!... Adiós, adiós!*

Bien sûr, on se reverra à Séville où j'irai écrire « le livre » mais je ne me sens pas gai, sur ce trottoir de Béziers, lorsque la Roll démarre. « ...*Madre que lo parió!* » comme dirait « El Vito », serais-je ému ? Ça doit être ça...

J'ai écrit le livre. Ai-je avoué pourquoi j'aime la tauromachie ?

J'étais, un jour d'avril de 1961, assis avec Paco Camino sur les chaises de fer du parc Maria-Luisa, à Séville. Nous « prenions » le soleil. Paco toréait le lendemain à l'occasion de la Feria. Nous parlions des toros et de la vie en général.

— Tu as peur ?

— Le torero qui te dira qu'il n'a pas peur, il ment. *Sí, se pasa mucho miedo!*

— Quand as-tu peur ?

— Moi, juste quand le toro sort.

Dans l'après-midi, j'allai saluer Ostos inscrit également sur les affiches de la Feria.

— Tu ne viendras pas faire un tour, ce soir ?

Il est en savates, mal rasé et bricole dans son jardin. Il accorde toute son attention à redresser un rosier grimpant et dit :

— Non, en ce moment j'ai peur ; j'ai très peur et je ne sors pas.

Il rit pour que je ne le prenne pas au sérieux et ajoute :